

**« La fête au milieu du lit » / « Profession, je l'aime » / « Cheval de fer » / « Le fleuve au coeur »**

Joceline Hardy

Numéro 12, été 1979

Pour les années 80

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29119ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hardy, J. (1979). Compte rendu de [« La fête au milieu du lit » / « Profession, je l'aime » / « Cheval de fer » / « Le fleuve au coeur »]. *Jeu*, (12), 140–147.

être venu pour le théâtre des cafés-théâtres de s'interroger sur sa spécificité et ses finalités propres, afin de continuer à jouer un rôle original et irremplaçable.

Les comptes rendus qui suivent apporteront sur la production de l'année écoulée des éclairages plus précis et plus nuancés que cette vue d'ensemble ne pouvait apporter.

**émile bessette**

## «la fête au milieu du lit»

Texte de François Beaulieu. Mise en scène: Mathieu Gaumont. Musique: Jean Lambert. Décors et costumes: Réal Sasseville. Direction artistique: Hector Botta Iregui et Ninon Dugas. Avec Diane Jules (*elle I*), Serge L'Italien (*lui I*), Marie Aubut (*elle II*) et Jean-François Gaudet (*lui II*). Joué au Café Rimbaud du 19 octobre au 17 décembre 1978. Texte disponible au C.E.A.D.

L'héroïne de *Septième ciel* nous revient sur terre dans les bras d'un homme peu après un vernissage. Voici qu'on la retrouve dans une chambre où Elle I repousse les avances de cet homme. Il n'en faut pas plus pour que le refus de celle-ci se convertisse en attrait pour celui-là et que ceci et cela nous permettent d'être témoins des confidences d'Elle I et de Lui I.

Alors que chacun raconte son «petit



*La Fête au milieu du lit* de François Beaulieu. Café Rimbaud.

bonhomme» de chemin, Lui 1 revient sans cesse à la charge pour savoir pourquoi Elle 1 ne désire être sa maîtresse, quoiqu'on ignore toujours la raison pour laquelle Lui 1 veut devenir son amant... Ce n'est pourtant pas la première fois qu'une femme se refuse à jouer une partie de fesse «programmée», et le personnage masculin s'en étonne comme s'il sagissait d'une primeur.

Pendant qu'Elle 1 et Lui 1 se donnent le temps de lier plus ample connaissance et surtout d'échanger sur leurs vies, sans se raconter de fleurs, il se déroule une situation tout à fait différente dans une chambre connexe à la leur. Une jeune fille s'apprête à vivre sa première expérience sexuelle avec un type qui la laissera choir après avoir goûté à la fraîcheur de ses seize ans.

Déçue par l'échec qui vient de se produire, Elle II échoue dans la chambre d'Elle 1 et de Lui 1 qui essaient de la reconforter. Mais Elle 1 l'entoure, la cajole et lui parle de l'art d'apprendre. Et c'est sur cet événement que les Elles et l'II I concertent les mouvements de leurs ailes pour qu'éclate la Fête au milieu du lit.

**joceline hardy**

## «profession, je l'aime.»

Texte et mise en scène de Marie Laberge. Avec Ginette Guay (Claire et Eva), Pierrette Robitaille (Monique et Evelyne) et Manon Vallée (Françoise et la "fuceuse" de gars). Scénographie de Denis Denoncourt. Pièce créée et jouée au Théâtre du Vieux-Québec du 10 janvier au 9 février 1979.

On connaissait Marie Laberge surtout comme comédienne et pour l'avoir particulièrement remarquée dans *l'Opéra de quat' sous* de Brecht. Cependant, l'hiver dernier, elle décidait de nous dévoiler son premier jet d'auteur avec trois pièces qu'elle réunissait en un spectacle sous le titre de *Profession, je l'aime*.

Le premier texte de Marie Laberge nous présente le personnage de Claire qui songe sérieusement à convoler en justes noces. Afin de savoir de quoi il en retourne, Claire se propose d'aller visiter deux de ses amies qui sont l'une mariée et l'autre «accotée» depuis quelque temps déjà.

### **faire la planche à repasser sa vie**

Elle se rend d'abord chez Monique qui repasse les vêtements de sa famille avec une allégresse (comme on n'en voit plus...), qu'elle communique d'ailleurs aux spectateurs. Incarnant l'image parfaite de la reine au foyer, Monique parle trop de son amour pour qu'il soit aussi tangible que le tableau factice qu'elle en brosse. Néanmoins, Claire l'écoute attentivement quoique ses idées sur le mariage commencent à s'effriter.

On la retrouve ensuite chez Françoise qui se livre également à la *corvée* du repassage. Délaisée par un compagnon qui est voyageur de commerce, Françoise se sent seule et dépressive. Elle projette de quitter son ami, car rien ne va plus entre eux..., mais elle n'arrive pas à se décider.

L'auteur privilégie deux modèles de femmes qui se situent à l'opposé l'une de



*Profession, je l'aime.* Théâtre du Vieux-Québec.

l'autre. Il faut certes prendre parti mais qu'advient-il des types intermédiaires de femmes qu'on évacue de la scène? Choisissons de nous mettre en parallèle celles-ci parce qu'elles représentent ce que l'on rencontre le plus fréquemment? Et encore là, il est toujours question de femmes qui se racontent à travers leurs hommes. De cette courte pièce qui prend l'allure d'un tableau, on retient la justesse et la sobriété de l'interprétation des comédiennes qui ont su toucher le public.

#### **la «fuckeuse» de gars**

La deuxième histoire fait tomber le masque d'une collectionneuse de mâles. Dans un langage de circonstance, elle nous expose comment elle s'y prend pour se dénicher des hommes dans les discothèques ou autres endroits du genre. Ses prouesses s'effacent vite derrière un dessèchement qu'elle parvient mal à dissimuler.

Tant par sa forme que par son contenu, le sketch de la «fuckeuse» de gars joué par

Manon Vallée évoque le portrait du «mâle sûr de lui» que nous avait dépeint Danielle Bissonnette dans *le Fleuve au coeur*. D'ailleurs, Manon Vallée participait également à la gestation de ce dernier spectacle. Peut importe, la description du pendant féminin dénote une observation aiguë, dans une interprétation sans aucune exagération qui fait frémir la salle...

#### **éva et évelyne, ou lorsque l'on ne se berce plus d'illusions**

Le troisième et dernier morceau de *Profession, je l'aime* relate les confidences de deux vieilles dames, Eva et Evelyne, qui se bercent sur leur galerie par un beau soir d'été à la campagne. Pendant qu'Eva maugrée sur tout ce qui l'environne, Evelyne nous confie l'aventure qu'elle a eue avec un vendeur de brosses «Fuller», il y a bien longtemps.

Ce périple de la tendresse perdue et retrouvée nous révèle deux vieilles demoiselles qui vivent l'une à côté de

l'autre sans jamais s'être véritablement connues. Elles réalisent qu'elles ne peuvent plus revenir en arrière et qu'elles disparaîtront sans laisser de traces. Le tragique d'Eva et d'Evelyne ressemble à celui des personnages de l'univers de Beckett.

Ce fragment d'une grande puissance d'évocation frappe par la richesse des dialogues qui, par leur simplicité et leur poésie, touchent profondément le spectateur. L'atmosphère intimiste favorise la complicité avec ces deux vieilles filles. On grelotte avec elles et on a le vague à l'âme. Ce caractère d'intimité que l'on a voulu reproduire sur scène convient bien à la formule du café-théâtre, à cause même de l'exiguïté des lieux.

C'est sans contredit le clou de la soirée, en comparaison des deux autres textes plus ordinaires, qui exploitent la faveur dont jouissent actuellement au théâtre les portraits de femmes. Signalons, enfin, que plus d'unité entre ces trois fresques de femmes aimantes ajouterait beaucoup à la qualité de l'ensemble.

**joceline hardy**

## «cheval de fer»

Texte de Réjean Vigneault; mise en scène par Rémy Girard. Paroles et musique de François Léveillé. Avec Martine Ouellet (Yannick), Marie Saint-Cyr (Ghislaine), Gaston Côté (Lucien) et Réjean Vigneault (Raymond). Production du Théâtre de l'Equinoxe. Pièce créée et jouée au Théâtre du Vieux-Québec du 25 avril au 23 juin 1979.

Après *Marianne ou l'engagement*, voici que Réjean Vigneault nous présente avec le Théâtre de l'Equinoxe son second texte dramatique.

*Cheval de fer* nous raconte l'histoire de Lucien Demers, gardien de nuit dans un entrepôt, qui, à la veille de ses quarante ans, sent sa liberté perdue, entre un emploi monotone, un ami (Raymond), qui subit ses crises de désespoir, et sa femme (Ghislaine), qui semble aussi désabusée que son époux.

Il passe sa vie à attendre, jusqu'au jour où, un peu gris, il aperçoit dans un cabaret une jeune et jolie danseuse (Yannick), qui le fascine. Mais ses fantasmes chevauchent la réalité, car Yannick lui apparaît dans son entrepôt. Pendant que son ami Raymond le croit devenir fou, la jolie Yannick lui donne l'occasion de se vider le cœur et l'incite à s'éloigner de sa femme et de son boulot. Ghislaine ignore tout de Yannick, cette femme de rêve... Aussi Lucien essaie-t-il de lui expliquer la situation en lui déclarant qu'il a l'intention de rassembler ses économies et de partir, comme Yannick lui a conseillé de le faire. Révoltée par les propos confus de Lucien, Ghislaine lui demande s'il a déjà songé à sa liberté à elle? Mais Lucien ne l'entend plus puisqu'il est déjà «parti».

Cette deuxième création de Vigneault qui veut «...lever le voile sur ce qui se passe dans la tête d'un homme...» n'arrive pas à dépasser certaines expériences théâtrales similaires qui ont pourtant bien réussi à cerner l'univers féminin. Il y a peut-être eu



*Cheval de fer. Théâtre du Vieux-Québec.*

écart entre le but poursuivi par l'auteur, la conception du metteur en scène et l'interprétation des comédiens. Quoi qu'il en soit, le programme de la soirée annonce plus que la pièce ne peut tenir:

«Ce soir, vous assisterez peut-être à votre première pièce «masculiniste». C'est sûrement que je suis misogyne...»

Le déséquilibre entre l'intention et la réalisation provoque des scènes d'une montée dramatique trop rapide par rapport au drame que vivent les protagonistes. Ainsi, les éclats des personnages s'avèrent aussi injustifiés que leurs déplacements dans un décor trop encombré de boîtes. Par exemple, le personnage de Lucien se met en colère pour des peccadilles qui frisent le cliché. Durant une partie de la pièce, on a même l'impression que son dévolu stagne sur la défécation, ses excréments et les boîtes de carton.

Quant au personnage de Yannick, il dérouté le spectateur. Elle «débarque»

carrément dans l'entrepôt. Son côté moralisateur éclipse l'aspect onirique qu'on a voulu lui conférer. En conséquence, on ne sait plus si elle est le reflet du bonheur que s'imagine Lucien ou le moyen pour y accéder.

Malgré tout, la production du Théâtre de l'Équinoxe recrée sur scène l'univers clos de la nuit, d'où émanent les rêves, les confidences et les fantasmes de Lucien Demers. De cet isolement, il ressort qu'un homme vieillit vite lorsque l'ennui s'en empare.

Le musique de François Léveillé est toujours belle. Espérons que Vigneault saura nous réserver d'autres textes de la trempe de *Marianne* et de celui-ci, même si ce dernier s'avère moins consistant que le premier.

**joceline hardy**

## «le fleuve au coeur»

Conçu et réalisé par Danielle Bissonnette, Léo Munger et Manon Vallée. Scénographie de Réal Sasseville. Avec Danielle Bissonnette (Françoise), Léo Munger (Lucie) et Diane Jules qui a remplacé Léo Munger pendant cinq représentations. Production de La Commune à Marie, créée le 12 octobre 1977 au café-théâtre Le Hobbit et reprise du 28 mars au 15 avril 1979 au Théâtre du Vieux-Québec.

Après avoir remporté un grand succès au café-théâtre Le Hobbit, La Commune à Marie reprend *le Fleuve au coeur* au Théâtre du Vieux-Québec.

Dans la première partie du spectacle, on nous montre la complicité de deux femmes, Lucie et Françoise, qui remettent en cause leur quotidien avec leurs compagnons de vie. Pendant que Lucie se plaint de l'absence de Jean-Marc qui lui préfère les *chums* de la taverne, Françoise, déplore la présence embarrassante de Roger qui brille par son activité de sportif en fauteuil. L'éloignement de son mari amène Lucie à l'installer au centre de la conversation, tandis que Françoise, excédée par l'inertie du sien, tend plutôt à le réduire à l'absence.

Leur solitude respective les pousse à rêver de voyages et d'îles: antithèse du désir, qui préside à l'ouverture d'une amphore de Provence où elles reconnaissent que l'eau de mer est soluble dans l'alcool... Et du fleuve à la mer surgit un flot de projets aussi délirants les uns que les autres. La première partie s'achève par la création d'un «elixir des îles»; mais, dès que la source commence à tarir, Lucie et Françoise s'aperçoivent que la retraite rêvée aux îles-de-la-Madeleine ne peut se réaliser sans la participation de Jean-Marc et de Roger.

Cette première partie relève, de par sa mise en forme traditionnelle, d'une démarche qui a souvent été exploitée en création collective. La deuxième partie, qui porte sur le viol, exerce par contre une rupture, par

l'apport d'un effet brechtien de distanciation qui nous laisse mieux voir différents portraits de femmes marquées par cette expérience traumatisante.

Or, dès le début de la deuxième partie, les comédiennes délaissent la continuité que l'on retrouvait dans les dialogues, pour nous livrer, sous formes de tableaux, quatre cas types d'agression masculine dont voici la description:

Premier tableau, Léo nous rapporte le cas d'une secrétaire d'école qui fait réduire à plus de trois reprises la taille de sa poitrine parce que des regards indiscrets jugeaient ses rondeurs trop phénoménales.

Second tableau, Danielle nous présente le portrait «du mâle sûr de lui» qui trouve tout naturel de violer une femme après lui avoir offert un dîner dans un restaurant chic, une ballade en voiture et une inoubliable soirée dans sa magnifique garçonnière.

Troisième tableau, Léo nous raconte l'histoire d'une fille en apparence très libérée, mais qui s'est fait violer par son père et son oncle lors d'une partie de pêche, au cours de sa jeunesse. Quatrième tableau, Danielle nous démontre comment peut se commettre un viol conjugal, lorsque le mari rappelle à sa femme qu'elle doit payer de sa personne, en retour du salaire qu'il apporte à la maison.

Ces quatre tableaux, basés sur des faits réels, représentent, à mon avis, les meilleurs moments de la création. Il faut en souligner l'interprétation, remarquable par la justesse du jeu et de l'implication des comédiennes.

La dernière partie du spectacle contraste quelque peu avec tout le reste. On y retrouve une excellente pantomime de tout ce qui permet subtilement d'effrayer les femmes dans les endroits publics. Cette scène d'une grande intensité dramatique communique au spectateur la peur qu'éprouve l'actante. Par une adroite gestuelle, les deux comédiennes font surgir





plusieurs types d'agression dont les femmes sont quotidiennement victimes et qui créent chez elles un état permanent de frayeur longtemps refoulée. Pour faire suite à ce mime, mais en abordant cette fois l'aspect verbal de l'agression, Danielle et Léo nous lancent tous les termes et expressions en usage pour caricaturer le sexe et l'acte sexuel.

Le spectacle se termine par le retour de Lucie qui revient rendre visite à son amie Françoise. Elle l'informe qu'elle désire tenir des rencontres avec des femmes qui, comme elle, ont été violées. Mais Lucie s'aperçoit que pour assumer certains changements dans sa vie, il lui faudra peut-être faire route seule, sans Jean-Marc.

Il faut souligner la sobriété des décors de cette production. Dans la première partie, le décor se résume à deux chaises, une table et un vaissellier peints en blanc. Dans la deuxième moitié, la scène ne comporte qu'un rideau de bambou. Ce dépouillement scénographique met encore plus en valeur le message que veulent nous transmettre les comédiennes.

Le *Fleuve au coeur*, une création théâtrale bouleversante pleine de «coeur au ventre». Cette production de La Commune à Marie ne pouvait faire autrement que d'entraîner les deux comédiennes à poursuivre leur expérience dans une autre création qui était (à ce moment-là...) le prolongement de cette aventure houleuse..., *la Mère à boire*.

### Joceline Hardy

*Le Fleuve au coeur*. Théâtre du Vieux-Québec.

## «hosanna»

Pièce de Michel Tremblay, avec Dominic LaVallée et René Massicotte Mise en scène de Michel Viel. Direction de Nicole-Marie Rhéault. Décors d'Yvan Gaudin. Musique de Maurice Bouchard. Présentée au Café Rimbaud, à Québec, du

Chute! Autant de foudroiements qui déchiquètent les pauvres sublimités que des êtres s'ingénient à édifier! Tout est en toc! À propos, et les spasmes? Des écluses piégées? L'exiguïté viscérale: un état de siège ou une concentration de piqûres sucrées? Minutes parallèles. Mutisme/friction, mutisme/dégonflement, 'muetisme'/dépouillement, mutisme/reconnaissance. Ainsi, le désordre se propage jusqu'au recouvrement, jusqu'à la mue complétée de l'homme-affiche en homme originel. Cléopâtre, ou plutôt Elisabeth Taylor dans le rôle de Cléopâtre, ou plutôt Hosanna dans le Cléopâtre d'Elisabeth Taylor, ou plutôt Claude Lemieux dans Hosanna comme le Cléopâtre d'Elisabeth Taylor, ou plutôt un tel homme dans le Hosanna de Claude Lemieux: la descente est vertigineuse, le dialogue se fond, le souffle se perd de l'impétueuse Hosanna à cet être rasséréné. Mais au terme de cette dégringolade inexorable, la tendresse se dresse comme un butoir feutré et salutaire. Si c'est une conspiration maligne qui amorce la destitution d'Hosanna la Grande, qui l'accule à la révision de ses rôles (social et sexuel), c'est une fidélité petite mais généreuse qui lui restitue la seule hauteur indifférente que l'on peut avoir à être soi-même.

Théâtre à sensations? Théâtre de condition ou encore théâtre d'intimité peut-être?

"Plusieurs auteurs reviennent au théâtre de situation. Plus de caractères: les héros sont les libertés prises au piège comme nous tous." J.P. Sartre.

Loin de là la sagacité de tout prophétisme vicié et d'ailleurs éculé qui ne reconnaît dans l'homme que sa propre perte. On a